

Sexy **Sixties**

Mon doux chaos



Patrick
Kurtkowiak

PATRICK KURTKOWIAK

Sexy Sixties, mon doux
chaos

© PATRICK KURTKOWIAK, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0390-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

LADIES AND GENTLEMEN

Saint Malo, ses remparts. « Des murs chargés d'histoire », plastronnent les tenants du tourisme naissant. « D'ennui ! » riposte Philippe, plus circonspect : et les corsaires, bordel ! Trop tard, mon bon.

Nous sommes en 1964, Charles de Gaulle aux manettes, la Calotte dans les têtes. Pesante, la garce, elle donne le tempo de l'ordre moral : Pardon des Terre-Neuvas, Procession du 15 aout, bondieuseries qu'il haït, ses dix-huit ans charrient moult révoltes. C'est la France des Clochers, de l'avortement hors la loi, du mariage à l'église ; divorcés s'abstenir, pas beau l'avion ! Un pays dont Charlie Grand Nez se veut le héraut : Cocorico ! Sa patte de fer pèse lourdement.

Philippe, Phil pour ceux qui l'aiment, déambule, nez au vent. Sa vieille cité, les ruelles à l'ancienne dont il connaît chaque détour, la reconstruction a rythmé son enfance, au gré des grues et des chantiers nivelant les trous béants laissés par la guerre ; les plages du Môle ou de Bonsecours, où il se baigne, l'été, adolescent ; le petit Bey où il connaît, pour la première fois, la douceur d'une bouche de fille, chaque recoin lui est familier ; y compris la Rue de la Soif où, désormais affranchi, il « trace des pistes », la nuit, en bande, toujours prêt à se battre ; bastons peu méchantes, en vérité, il faut bien que jeunesse se passe.

C'est aussi la fin de l'Empire. Souvenirs indélébiles, nauséabonds, qui hantent encore les têtes ; ratonnades de Paris, Charonne ; les harkis massacrés, leurs vainqueurs pavoisent, choyés par l'intelligentsia, sens de l'histoire oblige... Le peuple s'en moque, se vautre dans le consumérisme naissant ; télévision en noir blanc, une chaîne unique qui formate les esprits ; la bagnole reine, l'équipement ménager pour tous, on rêve, on rêve ; les riches et leurs bonnes espagnoles, les bidonvilles des «Crouilles », les douces années soixante écoulent leurs mornes jours et Phil écoute son transistor, en douce, le soir sous les draps : les « yéyés » secouent le cocotier, un rock'n'roll franchouillard dont il aime les excès.

Un petit gars bien de nous, malgré ce surnom qui fleure bon l'Amérique, c'est la mode. Maigrelet aux yeux marrons, cheveux bouclés, blonds ; plutôt entreprenant avec des filles qui le lui rendent bien, il rue dans les brancards du conformisme ambiant ; n'est pas le seul, une violence incongrue, surgie de nulle part, secoue la jeunesse. « Conflit de génération » pleurniche-t-on dans les chaumières, « les jeunes ne respectent rien ! ». Vrai, et surtout pas les « Croulants », terme méprisant qui désigne les plus de trente ans ; ceux-ci écoutent les Compagnons de la Chanson, leur référence musicale, un monde honni qu'ils ne veulent pas connaître. « Quand les Chats sont là, toutes les souris dansent ! » hoquète Dick Rivers, un gamin de leur âge qui roule des hanches à « Age tendre et Tête de Bois ». Ouais, Dick, balance !

Phil, donc, alias Philippe, déambule dans Saint Malo. Poings serrés, visage buté, rebelle sans cause ; de l'ennui plein la besace. Putain d'ennui. Les profs, ses parents, l'avenir l'ennuie ; rien à foutre du passé, de la « der des ders » ou des guerres coloniales. Il vient de perdre son pucelage, un « p'tit boudin », aussi ivre que lui, à l'arrière de la Peugeot 203 de l'ami Paul. A la va vite, j'envoie la sauce, je sors ; avec l'envie de gerber les bières ingurgitées Rue de la Soif. Il aurait pu le perdre plus tôt ce berlingot dont on fait grand cas entre jeunes loups ; une « boum » chez le même Paul, le mois d'avant ; l'Anglaise gironde le déshabille, caresse son sexe de ses doigts habiles : merde j'ai déjà joui ! Ses potes attendent, énervés, que la chambre se libère : l'Outre-Manche débarque, il faut en profiter. Merde, merde. Il s'était senti stupide, putain de hargne, putain d'ennui.

Arrêt machinal devant la vitrine du disquaire où trônent Johnny, Eddy, et autres princes du « rock tricolore ». Hé, attends voir, d'où sortent ces mecs ? Pochette LP, sombre, cinq tronches patibulaires et pas même un foutu nom pour désigner ce « band » venu d'ailleurs : Ladies and Gentlemen, the Rolling Stones !

Houlà, quel choc ! Bouche bée, le Phil ! Il découvre à peine les Fabuleux de Liverpool que déjà, là, sous ses yeux... Des gueules comme on n'en fait guère, tout dans les cheveux : longs, longs, longs... Sur la droite, Brian Jones, ange destructeur, l'âme du groupe ; côté gauche, Mick

Jagger, lippu, graine de star. Les trois autres accrochent moins son regard, même si un certain Keith Richards fera très vite parler la poudre.

Ah, le capillaire qui cristallise la haine envers le vieux monde. Importants les cheveux, signe d'appartenance et de ralliement : Eux, Nous, « Croulants » contre « Jeunes ». Le coiffeur, chaque mois : « Bien dégagés derrière les oreilles, jeune homme ? ». Et que je m'empare de la tondeuse et des ciseaux. Et que je coupe, et que je taille ; et que je te donne un air bien élevé de lycéen de province, bachelier en devenir.

Cette vision chamboule sa vie. Musique, vite ! Mais sans l'électrophone réservé aux « jeunes des milieux favorisés », il doit attendre. Enfin le blues râpeux que crachote la boîte magique ; chez Paul, maître de cérémonie, nouvelle « boum », où il s'abstient de frotter les filles et de boire la sangria qui saoule. Il se concentre, soudain sérieux. Son torride, putain, mec ! Voix de nègre, harmonica, guitare slide, qu'est-ce à dire ? Rythmique d'enfer, souple et sèche, marque de fabrique du « band », repérable entre toutes : ouais, encore ! Pourtant Phil n'y est pas. Du moins à la première écoute car dès la seconde... La troisième, la millième, combien de fois écouterait-il ces bons vieux Stones ? « Plus que de la musique, un mode de vie » proclame Andrew Oldham, le manager génial qui bluffe la planète : Ladies and Gentlemen, the Rolling Stones.

Et il décroche son baccalauréat. Ivresse ! Pour quelle utilité, d'ailleurs ? Rien ne l'intéresse vraiment, peu d'attrait pour les études. « Je me suis trompé d'époque » glisse-t-il, parfois, les soirs de déprime : l'existence entre les clous paraît si terne. Insipide ! Il arrive même qu'il rêve des colonies, l'Indochine, Madagascar. Ouais, mais « l'Indo » accouche de la guerre du Vietnam, ça chauffe sous les cocotiers ! Alors, vite, se réfugier dans ce rock anglais dont « Salut les Copains » vante les mérites : Phil s'éveille à la vie.

2

ROCK'N'ROLL

Scène de la vie familiale, un soir d'orage :

— Nous ne t'avons pas poussé aux études pour que tu deviennes chanteur, on ne crache pas dans la soupe, tempête son père.

— Tes études, je m'y suis poussé seul et je veux être musicien, réplique Phil, très en colère.

L'incompréhension se vit totale au domicile parental, il ne supporte plus les regards enamorés de ses géniteurs sur Charlie Grand Nez ; leurs goûts, leur vision étriquée de l'existence. « Tu as quand même ton baccalauréat » glissent également d'autres « Croulants », interloqués par son mépris envers les Valeurs du Savoir ; c'est qu'ils ne sont pas nombreux à décrocher la timbale, un parchemin pour l'élite ; d'autant que Phil ne sort pas de la cuisse de Jupiter, milieu modeste et tout le tintouin : « On ne crache pas dans la soupe » tonne le père pour la énième fois. Phil claque la porte.

Il a besogné tout l'été, jusqu'en octobre ; aux Postes, Télégraphes et Télécommunications ; relevés des boîtes aux lettres, matin et soir, trente kilomètres, sur un vélo archaïque, alourdi par le sac de courrier ; vent derrière, parfois, de face, souvent, saleté de climat ! C'est ainsi à chaque vacance, plonge dans les hôtels ou vente de journaux, de quoi tenir l'hiver. Conscience politique aigue, simpliste, prenant à rebrousse-poil les syndicalistes croisés : « Quand je serai grand, je ne ferai pas le larbin ». Du raide, du concret !

Il faut pourtant trouver un compromis avec papa, il ne souhaite pas la rupture. Rennes, ses facultés, première année d'Histoire, il verra bien. Chambrette d'étudiant fauché, chauffage électrique insignifiant, chiottes sur le palier ; il emporte un bagage léger et, surtout, son saxophone dont il joue honnêtement ; bien décidé à casser la baraque, en retrouvant Bob, un musicien local croisé Rue de la Soif, bassiste des Volcans, un garage-band de banlieue. Les Volcans où chante Michèle.

Michèle. A croire que les Beatles l'ont écrite pour elle, cette mélodie qu'il fredonne, amoureux. La belle fait plutôt dans la chanson française, rousse aux yeux tendres, susurrant qu'elle sera, ce soir, « la plus belle pour aller danser » ; du chien, mutine, câline, un clone de Sylvie, son idole. Le texte d'Aznavour, parle d'une fille qui va perdre son pucelage dans les bras de son galant : elle lui va comme un gant. Car, vierge, Michèle l'est, taraudée par le sexe lorsqu'il caresse les seins fermes de ses dix-sept-ans ; sous son chandail, dans la pénombre des cinémas, le samedi soir... Michèle, ma belle...

Phil rencontre également Jack, un drôle de Saint Malo, inscrit, lui, aux Beaux-Arts. Beau gosse, barbu, coureur de filles. Discussions éthyliques, enflammées, jusqu'à plus soif, sur les valeurs de l'Art ; peintres et sculpteurs classiques contre le Pop Art émergeant ; les Maîtres ou Andy Warhol, palabres sans fin qui scellent une amitié dont Paul, troisième larron, sera le témoin. Et des « pistes », nombreuses, dans les bars d'étudiants ou Rue de la Soif, les fêtards s'y retrouvent lorsqu'ils sont, comme eux, natifs de la cité corsaire.

Les caresses dans les cinémas aboutissent, une nuit de novembre : il fait l'amour à Michèle. C'est doux, c'est bon, mais les étreintes se perdent dans le marécage du temps qui passe. Phil boit trop, une vie de patachon : « Je suis un bluesman, bordel ! ». « Je vis comme les Stones ! ». Il les manque, pour leur première venue en France, à l'Olympia, en octobre, s'en veut et se rattrape par une écoute assidue de leurs disques. Période prolifique, fantastique, où les Britishs reprennent Chuck Berry qui perce chez les jeunes Blancs ; jamais aussi bons que lorsqu'ils rivalisent avec les grands de la « Soul », Otis Reding et consorts : Ladies and Gentlemen, the Rolling Stones ! A la vie !

Michèle, elle, préfère les Beatles. Que la messe soit dite, à eux la mélodie bien élevée, les Stones porteront le chapeau noir ; des bougres, par ailleurs, copains comme cochons, les deux faces d'une musique qui transcende les genres. Phil se gave de tout ce qui vient d'Outre-Manche, du son crasseux des Pretty Things, aux vêtements des « Mods » ; Them, Who, Small Faces, Kinks, tous jouent leur partition, pour son plus grand

bonheur. Michèle est surtout sous l'influence du frerot, guitariste en chef des Volcans, qui rêve, pour elle, de titres vendeurs, à l'eau de rose. Clash inévitable, Phil quitte le groupe en fin d'année.

Il le vit très mal, part à vau-l'eau. On est début 1965, un hiver rude, humide et triste. Cheveux longs, boots, petits gilets sur des chemises au col en pointe, il affiche sa révolte, sans trop savoir où l'emmener ; beuveries, gueules de bois, il se perd dans une rock'n'roll attitude qui lui monte au cerveau. Sans compter les insultes de la rue : « Hé pédé, ton coiffeur est en grève ! » ; ou le refus de certains bars à servir les « chevelus ». Il se dégingue. Mal nourri, les doigts jaunis par les gauloises, il collectionne les petits bobos, boutons de fièvre et furoncles, jusqu'à cet abcès purulent, énorme, au beau milieu du nez ; une saleté qui s'invite pour l'hiver et le cloue dans la chambre minuscule : hé mec, t'as vu ta gueule ! Plus question de courir les filles, merde alors !

Ses études virent au fiasco, il n'a que faire du Moyen-Age ou des Lumières ; abandonne l'Histoire. Décision : rejoindre une Ecole de Commerce, sa dernière lubie. Mick Jagger ne vient-il pas de la « London School of Economics », tout en étant un bluesman émérite ? Alors, pourquoi pas lui ! Cours par correspondance, il repart au charbon. En solitaire. A cran.

Dur labeur, il surprend son monde et se révèle. Cloîtré, à jeun, le saxophone sagement rangé dans sa boîte, il donne tout. Lever aux aurores, fiches de travail, une rigueur insoupçonnée, jamais dévoilée, l'amène, au printemps, à un miracle auquel personne ne croit : il est admis ! « Sup de Co » Reims, une ville dont il connaît à peine l'existence. Il aurait préféré Paris, mais ne va pas jouer les chochottes, il revient de trop loin. « Je prends ! », éructe-t-il : « Partons nous poivrer au champagne ! ».

S'il a manqué les Stones, à l'automne, il est présent pour les Beatles, au Palais des Sports, en juin. L'année marque la percée du rock british, on annonce les « Yardbirds » en première partie : houlà, qui est ce « guitare héros » ? Jeff Beck, mon bon, public à genoux ; les filles en oublient de hurler, se rattrapent avec les « Fab Four », lorsqu'ils montent sur scène, hystérie garantie. Pourquoi mouillent-elles leurs petites culottes,

balancées, en offrande ? Question existentielle qui trouble les sociologues mais ne rebute pas les fans : Oh Yeah !

Et c'est l'ultime été de Phil dans sa ville natale. Le Bar de la Marine, près de la Rue de la Soif, accueille sa gorge desséchée par des mois de jeûne ; tenu par un ancien légionnaire marié à une Laotienne, l'estaminet propose un «jukebox » où l'on enfle les pièces : rock'n'roll, man ! L'enfoiré a aussi des filles, Eurasiennes, vitrine du troquet. « Pas touche » prévient pourtant l'ex-militaire, et personne n'oserait draguer Petite Neige ou ses frangines. Mais rien de frustrant car Anglaises et Suédoises traînent, en nombre, à l'université d'été. Délurées, facilement dévêtues, elles affichent un tendre penchant pour les coqs locaux : du miel !

« Un été de rêve » pense-t-il, en bouclant à nouveau sa valise ; un départ qu'il attend depuis toujours, n'est-il pas un fugueur précoce, ayant fui le nid, à quatre ans, pour rêver sur le port, face aux cargos. « Cela promet ! » avait jugé le policier qui le récupérait. Si tu le dis, mon gars !

Scène de la vie familiale, apaisée cette fois :

— Tu as tes cartes en main, fais pas l'artiste, murmure son père, les larmes aux yeux.

— C'est ma vie, j'en fais ce que je veux.

Des paroles stupides, sorties tout droit d'un hit des Animals. Phil aime son père mais nage dans ses contradictions : j'ai dix-neuf ans, bordel ! Une révolte rock'n'roll, pour ne plus étouffer et respirer un air nouveau.